

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE THÉORIE FRANÇAISE DE L'INCONSCIENT

Depuis près de vingt ans l'inconscient est dieu et M. de Hartmann est son prophète. S'il y a encore des esprits mal faits qui hésitent à l'ériger en principe universel et à lui confier le gouvernement de la nature et de l'humanité, du moins n'éprouvent-ils aucun scrupule à en faire en toute occasion le *deus ex machina* de la psychologie. S'il n'est pas tout, convenons du moins qu'il explique tout et bien plus commodément que les vertus dormitives et l'horreur du vide. La métaphysique de l'inconscient appartient incontestablement à l'Allemagne : le livre, j'allais dire le poème de M. de Hartmann est la dernière des grandes épopées métaphysiques d'outre-Rhin. Il serait facile de démontrer que toute la partie vraiment scientifique et durable de cette théorie célèbre est d'origine française, et que c'est une conquête de nos physiologistes, des Perrault, des Barthez, des Bichat, des Cabanis. Dans l'opuscule qui fait l'objet de ce chapitre, opuscule resté inédit et intitulé : *Mémoire sur*

les perceptions obscures, ou sur les impressions affectives et les sympathies en particulier, Biran semble s'être donné la tâche de recueillir et de coordonner en un corps de doctrine, auquel il a donné la marque originale de sa propre philosophie, l'enseignement traditionnel de ces maîtres, non seulement de la médecine, mais encore de la psychologie française. Si la science n'a point de patrie, la vérité historique ne laisse pourtant pas périmer ses droits, et ce serait naïveté et métier de dupe que de n'oser la proclamer parce qu'elle est à notre avantage. Schopenhauer, le maître de M. de Hartmann, professait, pour notre école physiologiste, une admiration sans bornes : « Sur cinquante millions de bipèdes, disait-il, dans son langage imagé, on aurait peine à rencontrer une tête pensante telle que Bichat. Assurément, la physiologie a fait des progrès, mais sans le secours des Allemands, et grâce uniquement à Magendie, Flourens, Ch. Bell et Marshal Hall ; pourtant ces progrès n'ont pas été tels que Bichat et Cabanis en paraissent vieillir, et tous les noms que je viens de citer s'inclinent quand on prononce celui de Bichat. » Il ne veut pas qu'on écrive sur les rapports du physique et du moral avant d'avoir digéré Cabanis et Bichat, *insuccum et sanguinem*, mais il assure, en revanche, qu'on peut laisser de côté « beaucoup d'écrivains allemands ». Les noms des physiologistes français sont rarement cités dans le volumineux ouvrage de M. de Hartmann, mais leur influence directe ou indirecte s'y fait sentir à chaque page, quoiqu'il ait fondé, selon la très juste expression de M. A. Fouillée, non la philosophie mais la mythologie de l'inconscient.

Il est de tradition de rattacher à Leibniz la théorie des perceptions obscures et je n'ai nullement l'intention de

m'inscrire en faux contre cette tradition. Toutefois, chez Leibniz, la doctrine des perceptions insensibles et inconscientes est, avant tout, une conception métaphysique. La psychologie vit d'observations et ne saurait se contenter ni d'une vue théorique de l'esprit, ni de cadres vides : il fallait étendre cette vue et remplir ces cadres, et Leibniz a laissé cette tâche à d'autres. On sait qu'il entend par perceptions obscures *cogitationes cæcæ*, les impressions trop faibles ou trop confuses pour arriver jusqu'au seuil de la conscience et pour être distinctement aperçues par l'esprit. Les exemples qu'il en donne sont connus : nous ne distinguons pas le son de chaque voix dans le bruit d'une foule, le choc de chaque vague dans le mugissement de la mer qui bat ses rivages, la part de chaque branche et de chaque feuille dans le murmure de la forêt agitée par le vent. Il est piquant de découvrir, dans un texte sanscrit qui remonte à près de dix siècles avant notre ère, une comparaison analogue : quand des enfants lisent en commun dans une école, le père qui entre dans cette école entend et n'entend pas, dit l'auteur, la voix de son fils. Il implique contradiction qu'une sensation totale soit composée de sensations élémentaires, rigoureusement égales à zéro ; par conséquent, chaque voix, chaque vague, chaque feuille produit en nous une perception infinitésimale : Leibniz paraît être l'inventeur des infiniment petits en psychologie comme en métaphysique. Pourtant, lorsque le médecin architecte Ch. Perrault distinguait deux sortes de pensées dans l'âme, les unes claires et, comme il dit, expresses, que nous connaissons et que nous combinons en jugements et en raisonnements, les autres obscures, enveloppées, latentes, qui se manifestent dans l'action de l'âme qui construit son corps et en règle les fonctions,

Ch. Perrault devançait l'animisme de Stahl et jetait les fondements de la théorie psychologique de l'inconscient. Malheureusement, l'on ne connaît guère le médecin architecte que comme victime de Boileau et comme auteur de la colonnade du Louvre ; on le cite rarement et on ne le lit plus.

I

Fils de médecin, nourri de lectures physiologiques et d'études mathématiques, Biran, simple sous-préfet de Bergerac, signala son administration par deux fondations qui passèrent inaperçues, mais qui contenaient en germe tout le développement de notre psychologie contemporaine : il créa une société médicale, pour sceller l'alliance de la psychologie et de la physiologie, et un institut pestalozzien, pour appliquer à la pédagogie et à l'éducation les découvertes psychologiques. Que faisons-nous autre chose que de reprendre en grand, et pour toute la France, l'entreprise modestement commencée à Bergerac, et qui oserait aujourd'hui se dire psychologue et se désintéresser des sciences médicales et des sciences pédagogiques ? Le *Mémoire sur les perceptions obscures* fut lu, très probablement, à une des premières séances de la Société médicale, et nul sujet ne pouvait mieux convenir au but poursuivi par Biran, puisque, dans sa théorie, les perceptions obscures, situées aux confins des deux sciences, constituent le domaine commun et indivis des médecins et des psychologues. Ces phénomènes crépusculaires, cachés dans les limbes de la pensée réfléchie, jouent

un rôle aussi considérable dans les maladies du corps que dans celles de l'esprit. C'est le père de la médecine qui a déclaré que le médecin philosophe est égal aux dieux, et c'est encore une pensée d'Hippocrate qui a présidé à la fondation de la Société médicale : « J'ai l'honneur de le proclamer, Messieurs, dès l'ouverture de cette société, et je me plais à le répéter encore d'après le premier de vos maîtres, la nature humaine, sous quelque face qu'on la considère, ne peut se manifester pleinement qu'à celui qui possède le système entier des connaissances physiologiques et médicales. »

Pourquoi donc avons-nous attendu, pour célébrer l'inconscient, qu'il nous revienne d'Allemagne, orné d'une auréole de nuages? Le mémoire de Biran dormait oublié dans les manuscrits inédits, et les fragments qui avaient passé dans ses autres ouvrages étaient peut-être trop disséminés pour qu'on pût aisément reconstituer de toutes pièces la théorie. Avouons-le d'ailleurs : nous respectons beaucoup Biran, mais nous touchons rarement à ses œuvres complètes. M. Taine nous a dit qu'il faut attendre qu'elles soient traduites en français et nous attendons. Les obscurités nous rebutent, — elles n'ont pas le prestige de celles qui franchissent le Rhin ou la Manche; son style nous met en fuite, — il emploie trois mots techniques où Kant s'en permettrait cent. On s'en va donc répétant, après Cousin, qu'il est le plus grand métaphysicien qui ait honoré la France depuis Malebranche, après Royer-Collard, qu'il est notre maître à tous; on s'incline devant le maître, on tire son chapeau à la métaphysique et on passe outre. Biran est bien coupable : il faut avoir feuilleté ses manuscrits pour se rendre compte des efforts étonnants qu'il a faits pour gêner son style, naturellement clair et bien français. En voici un

exemple que ses biographes et ses commentateurs ont négligé de signaler : il fut, pour son bonheur et pour notre malheur, quatre fois lauréat; je dis pour son bonheur, car il trouvait, dit-il, dans ces couronnes, « sa récompense la plus douce », et j'ajoute pour notre malheur, car, à chaque concours, il s'imposait la tâche ingrate de gêner son style. Ce n'est pas une supposition gratuite et arbitraire, et nous avons, sur ce point, l'aveu naïf du coupable : « J'aurais pu même, dit-il, à propos du concours de Berlin, succédant à celui de Copenhague, j'aurais pu même me borner à adresser mon dernier mémoire à l'Académie étrangère, et elle aurait cru qu'il était composé d'après son programme... Je sentis seulement le besoin de *transformer mon langage* et de modifier le plan de ma dernière composition. » Il est beau, sans doute, de recueillir quatre couronnes avec le même mémoire; mais ces déguisements et ces travestissements, lors même qu'ils réussissent auprès des académies, ont moins de succès auprès de la postérité : parler le français de Copenhague ou de Berlin, c'est un idéal qui n'eût pas séduit Bossuet. Sans le respect que l'on doit à Biran, on le comparerait volontiers à ce personnage des *Plaideurs* à qui l'on conseille d'adoucir l'éclat de son ton et qui répond modestement : « Oui-da, j'en ai plusieurs! » Il vaut mieux rapprocher son cas de celui de Malebranche, qui savait apparemment le français, mais poussait l'urbanité jusqu'à employer plusieurs fois le terme barbare d'*élongabilité*, parce que son correspondant, Leibniz, l'avait employé, et qu'il ne voulait pas l'humilier et lui laisser entrevoir qu'il commettait un barbarisme! Nous ne possédons que de rares écrits originaux de Biran, mais nous avons, en revanche, une foule de traductions et de transpositions, exécutées par lui-même avec un soin déplorable. M. Taine

disait plus vrai qu'il ne le croyait lui-même. Il faut le retraduire en français, sauf, comme c'est le cas du mémoire qui nous occupe, quand nous possédons sûrement la rédaction originale. Schopenhauer disait qu'une vie humaine est une suite de variations sur un thème donné : cette définition caractérise parfaitement la carrière psychologique de Biran, en dépit de ses fluctuations et de l'évolution constante de sa doctrine.

On donnerait par anticipation une idée exacte de ce mémoire en le rapprochant de ce passage de *l'Anthropologie* de Kant, ouvrage de fine et profonde observation, dont Biran devait plus tard emprunter le titre : « Le champ des représentations obscures est immense dans l'homme, de même que dans les animaux ; au contraire, les représentations claires, celles dont la conscience est évidente, ne sont qu'en très petit nombre et ne forment que quelques points éclairés sur la grande carte de notre esprit¹. » Mais Kant et Biran, on l'a trop oublié, ont eu un maître, commun que celui-ci nomme expressément dans son mémoire, c'est Jean-Jacques Rousseau. Les *Confessions* nous apprennent qu'il avait découvert en 1750 le monde intérieur des perceptions obscures et des idées inconscientes. Moraliste et psychologue de tempérament, il avait été vivement frappé de cette vision d'un monde souterrain et ignoré, et, facile à l'enthousiasme comme il l'était, il avait immédiatement formé le projet d'en peindre le mouvant tableau dans un ouvrage qui devait être intitulé : *la Morale sensitive ou le Matérialisme du sage*. Distré par sa mobile imagination autant peut-être que par les traverses de sa vie, il

¹ *Anthropologie*, I, I, § 5.

abandonna son projet, non sans avoir consigné l'esquisse de l'ouvrage dans les lignes suivantes : « Que d'écarts on sauverait à la raison, que de vices on empêcherait de naître si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et notre âme par conséquent ; tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer. Telle était l'idée fondamentale dont j'avais déjà jeté l'esquisse sur le papier, et dont j'espérais un effet d'autant plus sûr, pour les gens bien nés, qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur faiblesse, qu'il me paraissait aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'était à composer¹. » Biran est moins confiant et moins optimiste : il ne croit pas l'ouvrage aisé à composer, et surtout il n'espère pas régenter aussi aisément l'économie animale. C'est en psychologue plus qu'en moraliste qu'il essaye de remplir le programme de J.-J. Rousseau. Il divise son mémoire en trois parties : dans la première il traite des impressions affectives externes ou qui affectent nos cinq sens ; dans la deuxième il étudie les impressions affectives internes ou qui ont leur siège dans l'organisme, dans le milieu intérieur ; et dans la troisième il décrit les rapports de ces deux sortes d'affections avec la volonté, rapports qui constituent les sympathies morales et une sorte de soli-

¹ *Confessions*, part. II, liv. IX. — Mme de Genlis raille ce projet et n'est pas loin d'y voir des marques de matérialisme et d'athéisme : « Je n'ajamais cru, dit-elle, que la vertu dépendit d'une bonne digestion ».

darité psychologique entre tous les hommes ou plutôt entre tous les êtres.

II

Il y a deux sortes d'inconscient : descendez l'échelle de la pensée, suivez ses dégradations progressives de la veille au rêve, de l'attention tendue et fixée à la distraction et à la rêverie, des images nettement délimitées et des souvenirs précis aux fantômes inconsistants de la fièvre et aux vagues reminiscences ; vous ne sortirez pas du domaine de l'esprit, mais vous vous enfoncerez dans une pénombre où s'évanouissent peu à peu les contours des objets et des idées ; remontez au contraire l'échelle de la vie, passez de l'action réflexe presque mécanique aux mouvements instinctifs et combinés ; de ceux-ci aux mouvements musculaires produits d'abord spontanément, puis voulus et coordonnés, librement commencés, maintenus ou suspendus ; vous sentez en quelque sorte les approches de l'âme et la vie semble pénétrée peu à peu par la pensée comme l'air par la lumière. Là le crépuscule et la nuit, ici l'aube et le jour : dans les deux cas une vaste région et une longue période d'obscurité, une éclipse partielle ou totale de la conscience. Leibniz a particulièrement observé les phénomènes inconscients du premier genre, tandis que Biran s'attache presque exclusivement à nous faire connaître ceux du second genre. Il rend sa tâche d'autant plus difficile qu'il abandonne dès le premier pas le fil de l'analogie qui guidait Leibniz. L'in-

conscient de Leibniz est une sorte de lumière diffuse qui ne réussit pas à dissiper les ténèbres, mais qui est au fond de même nature que la lumière concentrée et rayonnante et s'explique par cette analogie même. Les ténèbres de l'inconscience ne se conçoivent que par la lumière de la conscience. Pour Leibniz, les phénomènes inconscients se passent réellement dans l'esprit, tandis que Biran, tout en constatant leur influence sur l'esprit, les rejette entièrement hors de lui. Dès lors, comment les comprendre et en parler, puisqu'ils ne sont ni figurables aux sens ni traduisibles en langage de conscience ? L'opération psychologique qu'il entreprend pourrait être assimilée aux calculs de Le Verrier découvrant la planète Neptune au bout de sa plume : il ne la voit pas et ne cherche pas à la voir puisqu'il la croit invisible ; ce n'est pas une vision des yeux, mais une prévision infallible de l'esprit ; il affirme qu'elle est et qu'elle se meut. C'est un problème analogue qui se pose pour le psychologue : étant donné les influences et les perturbations ressenties par l'âme consciente, décrire et calculer les causes inconscientes dont nous subissons l'action passagère ou l'ascendant durable. On a pu dire que la théorie de l'inconscient de M. de Hartmann est au fond une théorie de la conscience universelle : il n'en est pas de même chez Biran parce qu'il refuse, comme il dit, « de transporter la physiologie dans la métaphysique » et n'oublie jamais que la science du corps et la science de l'esprit sont « faites pour s'entendre, non pour se confondre ». Ce n'est pas lui qui fera de l'organisme une sorte d'esprit éteint ou diffus, une conscience endormie dans l'habitude et aliénée d'avec elle-même : il est persuadé que l'animisme se paye de métaphores et de vaines analogies et qu'il prend innocemment, pour parler comme Leibniz, la

paille des mots pour le grain des choses. Aussi trouve-t-il impropre l'expression de perceptions obscures qui désigne depuis Leibniz les phénomènes inconscients : il lui substitue celle d'*impressions affectives* et purement vitales.

Toutes les fois qu'un de nos organes entre en exercice sous l'influence des excitations du dehors, le principe vital est toujours affecté avant l'organe et en quelque sorte averti avant le sens et avant l'esprit. On pourrait comparer ce phénomène à l'éclair qui avertit l'œil et devance le bruit du tonnerre ; il y a, pour ainsi dire, des présensations comme il y a des pressentiments ; en d'autres termes, l'objet est présent et agit sur nous avant que nous nous en apercevions. La muqueuse nasale et les papilles de la langue sont excitées par les odeurs et les saveurs avant que nous en ayons le sentiment distinct : en un mot, elles servent d'abord de toucher, ensuite d'organes spécifiques, et conséquemment on a eu raison de dire que tous les sens sont des modes du toucher. De même, toute ondulation de l'éther, toute vibration de l'air agit sur l'œil et l'oreille, mais ne produit pas nécessairement une couleur ou un son. Les Allemands ont désigné ce phénomène en disant que les particules odorantes, les dissolutions sapides, les ondulations de l'éther, les vibrations de l'air, peuvent rester en dehors du *seuil de la sensation*. C'est précisément ce phénomène qui a frappé notre psychologue et qu'il analyse avec une grande finesse, car il s'efforce de nous faire comprendre ce que sont ces excitations, dans cette période intermédiaire où elles cessent d'être purement physiques sans devenir encore vraiment psychologiques. Il y avait dans ces vues originales une sorte d'acheminement à la psychophysique : le tempérament crée en effet, en se plaçant comme intermédiaire entre l'excitation et la sensation, une

sorte d'équation personnelle et, puisque l'excitation n'agit sur l'esprit qu'après avoir abandonné en quelque sorte une partie de sa puissance dans la force vitale qu'elle modifie, il n'est pas étonnant que la sensation ne croisse qu'en progression arithmétique alors que l'excitation croît en progression géométrique. Biran ne s'est pas élevé jusqu'à ces précisions mathématiques, et peut-être trop mathématiques ; mais il n'en eut pas moins, on va le voir, une intuition très nette du champ que devait fertiliser l'expérimentation moderne. Élargissant la base de la psychologie, il en fit l'anthropologie.

D'une manière générale, chaque sens, en même temps qu'il nous donne une sensation distincte *sui generis*, subit « une multitude d'influences sympathiques exercées par les corps ambiants sur les pores absorbants de la peau et par celle-ci sur divers organes internes ». Ainsi se crée le sentiment vague de l'existence, tantôt agréable, tantôt pénible, toujours variable, car il est une sorte d'harmonie des organes. Ce sentiment constitue ce que notre auteur appelle notre « atmosphère vitale », et une sorte de contagion et de solidarité qui unit tous les vivants. Qu'il y ait des sympathies et des antipathies instinctives et irrésistibles, une sorte de vertige mental qui nous entraîne à notre insu, des phénomènes d'attraction et de répulsion passionnelle d'autant plus puissants qu'ils sont plus aveugles, tous les moralistes l'ont observé. Ces mouvements sans motifs apparents ne se font pas sans raisons secrètes. Des psychologues et des médecins ont fait récemment des expériences sur la suggestion à distance qui ont suscité beaucoup d'espérances et trouvé beaucoup d'incrédules. Il ne faudrait pas les rejeter légèrement et les déclarer illusoirs avec un scepticisme dédaigneux. Biran, quoique peu enclin à la crédulité super-

stitieuse, les a d'avance annoncées et en a esquissé une explication fondée sur les principes précédents : « Plusieurs phénomènes extraordinaires, dit-il, ne tendraient-ils pas à faire croire qu'il existe dans chaque organisation vivante une puissance plus ou moins marquée d'agir au loin ou d'influer hors d'elle dans une certaine sphère d'activité, semblable à ces atmosphères qui entourent les planètes? » L'art du magnétiseur et de l'hypnotiseur consisterait à étendre, au moyen de procédés appropriés, mais dont le mode d'action est profondément ignoré, cette atmosphère vitale qui n'est pas seulement un milieu intérieur au sein duquel vit et se meut l'être pensant, mais qui le déborde et le dépasse. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais en pareille matière ne sommes-nous pas encore, en dépit des recherches contemporaines et des médecins de l'école de la Salpêtrière, réduits à des suppositions?

Hâtons-nous toutefois de sortir de l'hypothèse pour revenir aux faits. Nous avons distingué dans chaque sensation une double activité de l'organe, l'une inconsciente, sorte de tonicité permanente de l'organe, note fondamentale à laquelle se joignent des notes harmoniques pour lui donner le timbre qui constituera les cinq sensations; l'autre spécifique, qui a le privilège de nous traduire le monde extérieur en un monde intérieur de couleurs, de sons, d'odeurs, de saveurs. Il s'agit maintenant d'approfondir cette distinction et de décrire, s'il est possible, ces *postscenia vitae* où les sensations naissent dépouillées de ces costumes variés et brillants qu'elles portent sur la scène de la conscience. L'odeur et la saveur ne sont d'abord que des contacts des muqueuses du nez et des papilles de la langue avec les particules odorantes et sapides, mais la conscience ne nous avertit de ces contacts

qu'après une opération de « chimie animale » où le phénomène du toucher disparaît et s'évanouit comme dans ces composés chimiques où l'on ne reconnaît plus les propriétés des éléments constitutifs. Ce toucher toutefois reste un élément permanent du composé : est-ce comme odeurs que certaines émanations agissent si puissamment sur le « sixième sens », le sens génésique? est-ce comme saveurs que les aliments excitent les préférences et les répugnances de l'estomac? Par l'odeur l'animal touche et voit, et chaque espèce a son mode odorant et sapide. Il y a plus : l'animal reconnaît à l'odeur non seulement l'espèce mais l'individu, mais les passions qui affectent actuellement l'individu, d'où l'on pourrait inférer que « cette atmosphère vitale dont nous parlions tout à l'heure, se trouvant diversement modifiée suivant les passions particulières qu'éprouve l'être dont elle émane, l'instinct seul apprend aux animaux à reconnaître par l'odorat l'espèce de ces passions et à y conformer leurs actes ».

Cette analyse paraîtra plus claire si on l'applique aux sens plus intellectuels de la vue et de l'ouïe. Il y a dans l'action des couleurs un côté mystérieux et inexplicable : pourquoi certaines couleurs, certaines nuances, certaines combinaisons de couleurs nous agréent ou nous choquent en dehors de toute considération esthétique, c'est ce qu'il serait impossible d'expliquer si l'on ne se rappelait qu'avant d'être couleurs elles sont des contacts, ou, pour parler plus juste, des affections inconscientes de la force vitale. Il y aurait lieu de chercher par des observations précises et multipliées si les couleurs ne pourraient pas produire ces effets d'attraction ou de répulsion même sur des aveugles. Que chaque être se fasse ou plutôt subisse un monde de couleurs favori, c'est un

fait indubitable et qu'il n'est pas aisé d'expliquer. Qui nous dira pourquoi le rouge excite la fureur du taureau? L'œil humain possède une automnésie ou mémoire spontanée grâce à laquelle il n'est jamais privé de couleurs ou vide d'images : sa vie, comme organe, est une création continuée, et c'est de l'harmonie et du désaccord de ce monde subjectif avec le monde objectif que naissent sans doute ses préférences et ses antipathies. Seulement nous n'avons plus conscience de ces couleurs, de ces images, de ce magasin de clichés du cerveau, clichés que la lumière intérieure éclaire et projette au dehors comme les personnages de la lanterne magique. Faire régner l'harmonie entre ces deux mondes n'est pas une petite entreprise : tantôt, comme dit Montaigne, on naturalise l'art, tantôt on artialise la nature. Ce qui reste acquis à la psychologie, c'est qu'il ne faut pas appliquer à l'art seulement, mais au spectacle universel des choses, la définition de Bacon : l'art, c'est l'homme ajouté à la nature, la nature vue à travers un tempérament. Même en plein repos l'œil vit, voit, projette sa lumière et ses images, éclaire la scène du monde et la peint de ses couleurs ; que sera-ce quand il est surexcité par la passion? « C'est par cette flamme vivante lancée par l'œil et modifiée selon les affections variables de l'âme sensitive qu'un être passionné électrise ceux qui l'approchent et les force en quelque sorte à se monter à son unisson. »

Le sens de l'ouïe donne lieu à des observations plus concluantes encore. Certaines voix bien timbrées font vibrer tout notre être et « vont remuer toute la sensibilité intérieure dans ses principaux foyers ». Si le son n'affectait pas directement la force vitale, non comme son, mais comme excitant, comprendrait-on que les sourds eux-mêmes recon-

nussent certains timbres et sentissent l'impression résonner à l'épigastre? Est-ce simplement par les sons que le tam-tam ou le gong font tomber en catalepsie les sujets prédisposés? Biran connaissait déjà ces expériences devenues vulgaires dans ces dernières années : « J'ai été témoin moi-même, dit-il, des effets extraordinaires produits par les sons doux et mélancoliques d'un harmonica. J'ai vu des personnes, trop sensibles pour pouvoir y résister, frémir dans toutes les parties de leur corps à la seule impression de ces sons, s'attendrir, verser des larmes et finir par tomber en syncope. » Voilà des effets que la plus belle musique ne produit que rarement : si la musique est le plus sensuel et le plus puissant de tous les arts, c'est qu'elle nous fait vibrer physiquement et émeut intérieurement la force vitale comme une note qui résonne auprès d'un piano fait résonner à l'unisson une corde de l'instrument inconscient comme nous le sommes nous-mêmes. Qui peut dire en effet pourquoi un simple son peut surexciter le système nerveux, donner le frisson et faire couler des larmes? Il n'y a là aucun sentiment esthétique et même aucune idée éveillée dans l'esprit : c'est proprement le corps qui parle au corps. Biran donnait un exemple bien frappant qu'il a soigneusement biffé dans une rédaction postérieure : « C'est ainsi que le fameux saint Bernard entraînait par les prestiges de sa voix plus que par ceux de son éloquence ces grossiers paysans du Nord à qui il prêchait la croisade dans une langue qu'ils n'entendaient pas, et les faisait voler sous son étendard à la conquête de la Terre sainte. » Le psychologue a le droit de remarquer qu'en 1823 le questeur du Corps législatif, plus timide que le sous-préfet de Bergerac, n'avait nulle envie de se créer des difficultés avec les missionnaires.

III

Poussant plus loin qu'on ne l'avait jamais fait l'analyse des sensations, Biran a donc découvert tout un monde de *présensations* ou d'affections purement vitales. Mais que faut-il entendre par ces impressions affectives plus propices que l'ombre des plus épaisses forêts aux rêveries métaphysiques? Avant de passer à l'étude plus difficile encore des impressions affectives d'origine interne, il faut bon gré mal gré aborder et résoudre ce problème. C'est la question que lui posait Royer-Collard sous les ombrages du Luxembourg dans cette promenade dont Biran nous a conservé le récit¹: « Dans ce qu'on appelle sensation, répondait-il, qu'on abstraie le rapport local de l'impression affective à telle partie du corps, ou à la cause ou à l'objet, ce qui reste est l'affection simple, dénuée de toute conscience de *moi* ou de tout jugement, c'est la sensation animale et ce n'est pas seulement un mouvement mécanique, comme l'entendait Descartes. » Ces affections auraient donc pour caractère de n'être ni localisées dans le corps ni rapportées à un objet par un jugement attributif. Sont-elles du moins senties à titre d'émotions agréables ou douloureuses quoique vagues, diffuses, errantes? Voilà le point précis du problème, et Biran, si paradoxale que puisse paraître son opinion, n'hésite pas : ces affections ne sont point senties et

¹ M. J. Gérard a édité cet opuscule à la suite de son excellent et profond ouvrage sur la *Philosophie de Maine de Biran*, Paris, 1876.

nous n'en percevons que l'écho, le retentissement ou le choc en retour dans la conscience. Elles sont, dit-il, *hors du moi*, mais le moi sympathise avec elles. Inhérentes à la vie animale elles ne sauraient s'éclairer de la lumière de la conscience, car l'animal ne peut pas plus dire *je souffre* qu'il ne peut dire *je pense* ou *je suis*. Ce n'est pas que Biran lui refuse tout sentiment comme Descartes ou Malebranche, et en fasse un simple automate. Le plaisir et la douleur de l'animal ne se réfléchissant dans aucune conscience sont impersonnels : c'est la nature qui jouit et qui souffre en lui. Ainsi l'homme plongé dans le sommeil ou l'ivresse, atteint de syncope ou de léthargie, frappé par la foudre, quand il revient à lui-même et, comme on disait au xvii^e siècle, « rassemble ses esprits », trouve et constate la douleur qu'un instant auparavant il ne sentait ni ne connaissait, bien qu'elle existât déjà. L'animal n'a pas conscience de ses affections, mais il semble que ces affections soient conscientes d'elles-mêmes. Il est radicalement impuissant à rattacher ces modes passagers de son existence à un fond permanent d'existence : bref, s'il ne dit pas, s'il ne pense pas qu'il jouit et qu'il souffre, il n'en est pas moins, tant qu'il vit, une jouissance ou une souffrance, toujours variable et perpétuellement renouvelée. Ce n'est qu'une pensée discontinue et un esprit momentané. La vitalité ou l'animalité tend sans cesse à l'humanité, comme ces courbes qui se rapprochent sans cesse d'une limite qu'elles n'atteindront jamais.

Le plus profond des commentateurs de Biran, son ami Ampère, confirme en main endroit de ses lettres notre interprétation. « Voyez, dit-il (1807), comme les enfants suivent la lumière; comme les couleurs semblent les charmer ou les repousser ; comme certaines couleurs déplai-